

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est une réponse à :

[146. Paris, Jeudi 27 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-10-02

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'avais hier la migraine.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 429, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle),
IV/165-169

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°147 Mardi 2 octobre 7 heures

J'avais hier la migraine. Je me suis mis dans mon lit à 9 heures, et j'ai dormi d'un trait jusqu'à 6 heures ce matin. Connaissez-vous les longs sommeils uniformes immobiles ? Je ne sache rien de plus réparateur. Le trouble de votre Ambassadeur me fâche. Je serais fâché pour vous qu'il quittât Paris. Mais il ne s'y décidera pas si vite. Il s'y plait, il y arrangé ses affaires. Tout galant homme et tout impatient des contrariétés qu'il est, il tergiversera longtemps avant de chercher sérieusement à se faire rappeler. Aussi, je ne m'en inquiète pas sérieusement. Si ces dîners ne vous fatiguent pas trop j'en suis bien aise. J'ai votre solitude sur le cœur. Qu'à donc Lady Granville ! Je ne veux pas qu'elle soit malade. Sir George Villers est-il pour longtemps à Paris ? Je l'y retrouverais volontiers. Je le connais fort peu. Nous nous sommes à peine rencontrés à l'ambassade d'Angleterre ou chez le Duc de Broglie. Un homme d'esprit de plus est toujours une découverte. Sa conduite en Espagne ne m'a pas beaucoup convenu. Il m'a paru léger et brouillon et plus révolutionnaire qu'il n'y était obligé. Du reste, j'apprends tous les jours à ne pas juger les gens que je ne connais pas. Il ne faut voir les hommes de loin qu'en masse. Les personnes veulent être vues de près.

Avez-vous jamais entendu dire que Lord Holland, l'ancien, le père du grand M. Fox mettait son fils petit garçon sur une table et lui disait : " Allons, tu vas être pendu. Le peuple est là, furieux autour de toi. Parle-lui ; défends-toi, c'est à toi de sauver ta vie. " Et il écoutait les discours de l'enfant au peuple.

J'apprends aussi à mes enfants à faire des discours, mais moins tragiques. Le jeu du soir depuis trois jours est de donner un mot. Celui à qui on le donne est obligé de le placer dans un speech, un récit, et il faut que les autres, le devinent. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les improvisations des plus petits de Guillaume entre autres, sont les meilleures. Henriette veut faire trop bien. Cette pauvre Mad. de Broglie avait un grand talent pour amuser les enfants, le soir à des bêtises. Elle y apportait toute sorte de bonté d'invention et de grâce.

9 heures

Vous me demandez, si vous ajoutez à ma tristesse. J'ai un grand défaut. Je ne sais pas me figurer ceux que j'aime autrement que je ne les vois au moment où je les vois. Leur disposition, leur impression actuelle a pour moi tant d'importance, me préoccupe si vivement que j'oublie absolument qu'elle peut changer, quelle changera. Elle m'apparaît permanente, unique, et j'en ressens l'effet en conséquence. Vous m'avez écrit N° 146 une lettre si triste que j'en ai eu le cœur navré, abattu. Je vous ai vue toujours dans cet état et toutes choses vaines, et moi-même impuissant pour vous en tirer de là mon redoublement de tristesse. Et quand vous êtes mieux, quand vos lettres sont plus sereines, plus animées, la même chose m'arrive ; j'en jouis avec un abandon d'enfant ; je ne vous vois plus qu'avec cette physionomie si vivante, si simplement, allègrement, si profondément vivante, qui m'a si souvent charmé en vous. Et j'oublie que le mal peut revenir, qu'il reviendra.

Et quand il me revient, il m'étonne, il me consterne comme si j'en faisais la découverte. Ainsi nous avons l'un et l'autre notre façon de préoccupation imprévoyante exclusive. Tâchons de nous y accoutumer, l'un et l'autre. dans une telle intimité d'ailleurs, il faut tout accepter, se faire et même se plaire à tout, les bons et les mauvais moments, les qualités et les défauts, in health and in sickness, for better and for worse, n'est-ce pas ?

10 h. 1/2

Je suis bien aise de savoir quel jour vous retournez à la Terrasse. Adieu., Adieu. Vous avez raison de mettre bien les un avec les autres. Vous avez le génie des bons commérages. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1556>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 2 octobre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

3

J'avais hier la migraine. Je me suis
mise dans mon lit à 9 heures, et j'ai dormi d'un trait jusqu'à
6 heures ce matin. Connaissez-vous ce long sommeil uniforme,
immobile ? Je ne sache rien de plus réparateur.

Le trouble de votre ambassadeur me fâche. Je serais fâché
pour vous qu'il quittât Paris. Mais il ne s'y décidera pas si
vite. Il s'y plaît, il y arrange ses affaires. Tout galant
homme et tout impatient de contrariété, qu'il est, il tergiversera
longtemps avant de chercher sérieusement à s'en faire
appeler. Aussi je ne m'en inquiète pas sérieusement.

Si ces dîners ne vous fatiguent pas trop, j'en suis bien
aise. J'ai votre solitude sur le cœur. Qu'en dit Lady
Barnville ? Ne veut-elle pas qu'elle soit malade. Sir George
Welles est-il pour longtemps à Paris ? Je l'y retrouverais
volontiers. Je le connais fort peu. Mais nous sommes à
peine rencontrés à l'ambassade d'Angleterne ou chez le duc
de Broglie. Un homme d'esprit de plus est toujours une
découverte. Sa conduite en Espagne ne m'a pas beaucoup
convaincu. Il m'a paru léger et brouillon, et plus révolutionnaire
qu'il n'y était obligé. Du reste, j'apprends tous les jours à
ne pas juger les gens que je ne connais pas. Il ne faut
voir les hommes de loin qu'en masse. Les personnes veulent
être vues de près.

Avez-vous jamais entendu dire que Lord Holland, l'ancien, le père du grand M. Fox, mettoit son fils, petit garçon sur une table, et lui disoit : - Allons, tu vas être pendu. Le peuple est là, furieux, autour de toi. Parle-lui; défends toi; c'est à toi de sauver ta vie. Et il écoutoit les discours de l'enfant au peuple. J'apprends aussi à mes enfans à faire des discours, mais moins tragiques. Le jeu du soir depuis trois jours est de donner un mot. Celui à qui on le donne est obligé de le placer dans un speech, un récit, et il faut que les autres le devinent. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les improvisations des plus petits, de Guillaume entre autres, sont les meilleures. Henriette veut faire très bien.

Cette pauvre M^{lle}. de Broglie avoit un grand talent pour amuser les enfans, le soir, à des histoires. Elle y apportoit toute sorte de bonté, d'invention et de grâce.

9 heures.

Vous me demandez si vous ajoutez à mon tristesse. J'ai un grand défaut. Je ne saie pas me figurer ceux que j'aime autrement que je me les vois au moment où je les vois. Leur disposition, leur impression actuelle a pour moi tout d'importance, me préoccupe si vivement que j'oublie absolument quelle peut changer, quelle changera. Elle m'apparoît permanente, unique, et j'en repars l'effet en conséquence. Vous m'avez écrit le 14, une lettre si triste que j'en ai eu le cœur navré, abattu. Je vous ai vue toujours dans cet état, et toute chose vaine, et moi-même impuissant pour vous en tirer. Et là mon

redoublément de tristesse. Et quand vous êtes mieux, quand vos
lettres sont plus sereines, plus animées, la même chose se répète; j'en
joins avec un abandon d'enfant; je ne vous vois plus qu'avec
cette physionomie si vivante, si simple, si allégrement, si
profondément vivante, qui m'a si souvent charmé en vous.
Et j'oublie que le mal peut revenir, qu'il reviendra. Et quand
il ~~me~~ revient, il m'étonne, il me consterne comme si j'en
faisais la découverte. Ainsi nous avons l'un et l'autre notre
façon de préoccupation inévitable, exclusive. Tâchons de
nous y accoutumer l'un et l'autre. Dans une telle intimité
d'ailleurs, il faut tout accepter, le faire et même le plaindre
à tout, le bon et le mauvais moment, le qualité et le
défaut, in health and in sickness, for better and for worse,
n'est-ce pas?

10 h. 1/2.

Il doit bien être de savoir quel jour vous retourner à
la Terrasse. Adieu. Adieu. Vous avez raison de mettre bien
le un avec le autre. Vous avez le génie des bons commérages.
Adieu.